descendit, passa la porte, suivit ses parents, sans presque savoir où elle se trouvait - machinalement.

Ses réflexions — un rêve ambitieux — emplissaient sa tête: oui, conquérir Montvèdre et se faire aimer du troublant romancier, si courageux à défendre la femme et dont le coup d'essai, au théâtre, était un coup de maître, - de l'écrivain dont les phrases prestigieuses étaient si douces.

III

COUCHER DE JEUNE FILLE

Rentrée dans sa chambre de jeune fille - après avoir jeté sur une chaise sa sortie de bal, - libre enfin de penser, sans que rien vînt troubler sa songerie, Suzanne de Jussieux, debout devant la cheminée surmontée d'une glace, dégrafait son corsage.

Puis, ayant retiré sa robe, elle ôtait son corset de fine batiste mauve; ses seins, mignons et fermes, pointaient leurs petites fraises roses hors des blancheurs du linge qui les faisait plus roses.

Assise, maintenant, elle défaisait ses souliers, dénudait ses pieds minuscules et cambrés, puis, debout à nouveau devant la glace, s'examinait, voulant s'assurer de sa joliesse, si ce n'est de sa beauté. Elle arrangeait ses cheveux du bout des doigts, rentrait les mèches folles. Sans doute, elle se trouva jolie, car elle se sourit à elle-même. Enfin, elle défit sa coiffure, laissa ses cheveux inonder son corps transparaissant sous la batiste, les sépara en deux tresses qu'elle noua d'un ruban étroit; puis, passant sa chemise de nuit, gagna son lit, - et s'y allongea.

Elle s'assoupit bientôt en une somnolence rèveuse, agitée, où passaient les figures aperçues, où elle revoyait Montvèdre, la salle transportée, où la venaient bercer les mots câlins de phrases d'amour.

IV

ENFANTS MODERNES

A seize ans, au sortir du couvent de l'Assomption où elle avait été élevée, Mlle Suzanne de Jussieux était loin d'être la gentillesse printanière qu'elle était aujourd'hui. Elle avait encore un peu, à cette époque, la gaucherie de gestes des fillettes en train de devenir femmes.

Très vite, après son retour à la maison paternelle, elle se transforma, prit de l'élégance; les proportions de son corps s'harmonisèrent; les épaules et la poitrine se firent plus pleines, admirables, tandis que se dessinait l'exquise rondeur des hanches, que s'amincissait la taille et que pointaient, sous le corsage, les seins menus, modelés en coupes. Elle devint, en quelques mois, charmante et de manières aisées; sa coquetterie s'accrut de ce qu'elle commençait de fréquenter le monde, se trouvant en rivalité avec les jeunes filles de son âge, en butte aux compliments, aux désirs des hommes. La beauté de Suzanne n'avait fait que s'accroître, s'affirmer, à mesure qu'elle approchait de sa vingtième année.

Suzanne de Jussieux s'était épanouie; fleur de

jeunesse et d'amour, elle se voyait très courlisée dans les salons où la menaient ses parents, se savait belle et admirée. — Mais, si Mlle de Jussieux était, au physique, une jolie personne, un exquis bibelot, son moral et son esprit aussi s'étaient développés.

Elle avait quitté le couvent, la tête pleine des conversations des fillettes de cet âge, persuadée qu'elle trouverait bientôt à se marier, que les soupirants afflueraient autour d'elle, se disputeraient sa main, — et qu'elle finirait par épouser le Rêve.

Car elle ne savait pas que M. le président Bernard de Jussieux était relativement pauvre, que les flirteurs ne sont point tous de futurs maris; elle n'avait pas l'expérience du monde, ignorait les calculs dont se préoccupent, avant tout, la majorité des fiancés. Elle se montra hautaine envers les jeunes gens qui la recherchèrent, repoussa les hommages de ceux qui semblaient l'aimer; elle s'était forgé le ferme espoir de faire un mariage brillant; elle voulait être riche, entrevoyait, dans ses songes éveillés, un mari soumis à ses désirs, esclave de tous ses caprices, qu'elle mènerait à sa fantaisie: elle voulait vivre une vie luxueuse, rèvait de se créer un décor qui fit valoir sa beauté. Tous les soupirants qui la sollicitèrent lui paraissaient trop pauvres, indignes de baiser ses petits souliers vernis, d'être autorisés enfin par elle à réaliser ses désirs.

Elle se plut à les désenchanter, leur faisant comprendre que ce n'était pas à eux qu'elle était destinée, qu'elle aspirait plus haut et n'épouserait qu'un homme pouvant lui donner le luxe où elle voulait, énergiquement, vivre. Aucun d'eux d'ailleurs n'eut le temps d'insister, de commencer une cour en règle; dans le monde où elle agitait ses artifices et son ambition, les jeunes gens n'étaient point oisifs, occupaient déjà des places, ou bien parfaisaient des études ardues. Rebutés, la plupart s'écartaient d'elle, renonçaient à leur recherche, découragés. La vie les entraînait vers de moins difficultueuses conquêtes, des jeunes filles moins ambitieuses, et de goûts plus simples.

Les romans, que sa coquetterie flattée avait laissé s'esquisser, s'arrêtèrent, dès les premières pages. Ses parents ne se préoccupaient pas encore très sérieusement de la marier; elle-même, du reste, heureuse de sa vie de jeune fille, des hommages flatteurs — de l'atmosphère de désir qui l'entourait, — ne souhaitait point se lier déjà, perdre une liberté nouvelle qui l'enchantait.

Menant une vie de calme au logis paternel, elle avait de longs loisirs qu'elle employait à lire, à prendre soin de sa personne. A peine daignaitelle, sur l'ordre de sa mère, toucher à des ouvrages féminins, broder parfois, pendant une heure. Sa grande passion était de dévorer des livres — et encore des livres; elle était avide d'apprendre, à

son gré, tout ce qu'elle ignorait: les livres fournissaient des matériaux à ses rêveries sans fins, aux heures où elle restait seule.

Elle avait lu, à peu près, tous les ouvrages importants de ce siècle, tout ce qu'il est utile de connaître; mais elle ne gardait de tout cela d'autres souvenirs, d'autres impressions que celles qui s'accordaient au tour romanesque et sensuel de son esprit de jeune fille précoce. Seules, les choses qui lui plaisaient restaient gravées en elle: c'était une mine où puiser d'agréables songes.

Elle s'était ainsi fait à elle-même une éducation bizarre. Elle s'était forgé un idéal de la vie en dehors de toute réalité; pour elle, le but de l'existence d'une femme était l'amour, l'amour tel que le dépeignent les livres qu'elle avait lus:

l'amour.

Parmi les volumes qui — point par hasard — lui étaient tombés sous la main, les plus attrayants pour elle étaient ceux dont la lecture lui était interdite, qu'elle dérobait, dans la bibliothèque de son père, pour s'y délecter, aux heures où elle s'enfermait seule dans sa chambre de jeune fille. C'est ainsi qu'elle connaissait les œuvres de Paul Montvèdre.

Plus que tous les autres écrivains modernes, celui-ci l'avait conquise par la tendresse charmante des phrases, par la douceur, un peu efféminée, des mots dont chacun semblait une câlinerie. Elle aimait en lui la mosaïque précieuse des termes, quelque chose d'efféminé qu'elle croyait deviner en lui et le rapprochait d'elle-même; elle retrouvait, éparses dans ses livres, des sensations qu'elle avait ressenties, sans pouvoir les définir, et qu'il aidait à analyser avec une complaisance sensuelle.

Elle n'aurait pas pu, du reste, décrire le charme éprouvé à ces lectures; elle était prise, sans bien savoir comment; c'était une indicible jouisance qui l'étreignait, qui la faisait vibrer tout entière, sans qu'elle pût démêler, au juste, la cause de cette émotion adorée.

L'atmosphère de la maison où vivait Mlle Suzanne - Suze, Suzette, Suzon - était plutôt rigide, pourtant; elle appartenait à ce monde où l'on ne permet aucune liberté aux jeunes filles, où l'on se préoccupe, avant tout, de leur cacher toutes les laideurs et toutes les tares de la vie, tissant entre elles et la réalité un voile, le plus épais possible, afin de leur interdire la vue de tout de qui pourrait détruire les illusions de leur âge. Le grand souci des parents est, dans ce milieu, de garder les vierges pour le mariage, intactes physiquement et moralement, de leur éviter tout frôlement avec les gens et les choses qui pourraient ternir l'idéal qu'on souhaite de leur créer, - battre en brèche les règles exclusives où l'on veut les enfermer, - qui pourraient, ensin, détruire leur ignorance voulue.

Mme de Jussieux avait voulu qu'il en fût ainsi

pour sa fille; elle avait été élevée dans des principes étroits, dont elle avait gardé la marque, sans se rendre compte du danger qu'il y a de vouloir comprimer les jeunes âmes, couler en un même moule les esprits les plus divers, sans tenir compte de leurs instincts personnels, aveuglément. Son unique préoccupation avait été de faire de Suzanne le type de la jeune bourgeoise bien élevée, telle qu'elle se figurait qu'elle devait être, selon le propre idéal qui lui avait été transmis.

M. Bernard de Jussieux avait les idées plus larges, il faisait profession d'étudier les caractères et d'apprendre à connaître les âmes; sans doute, il se fût plutôt préoccupé de redresser les instincts faussés, de donner à l'enfant une idée saine et vraie de la vie, tout en ménageant ses pudeurs—et sans la déflorer, à la façon d'une conversation de Diderot avec sa fille, par des réalités trop brusquement dévoilées.

Mais le magistrat passait ses journées au Palais, et, rentré chez lui, travaillait encore, ravi par sa profession, ses chères études psychologiques qui le possédaient entièrement, le laissaient ignorant des choses de son intérieur, trop proches de lui pour solliciter sa passion de difficiles recherches.

Ce psychologue savait à peu près tout ce qui se passait chez les autres, consacrait sa vie à disséquer l'esprit de ses semblables, soucieux de leurs actes, de leurs moindres pensées, mais il ignorait ce qui se passait chez lui, ne se préoccupait pas de ses enfants, qu'il croyait connaître sans les avoir étudiés. Il laissait ce soin à Mme de Jussieux, se fiant à sa droiture, à la sévérité de ses principes.

Il avait les œuvres de Paul Montvèdre dans sa bibliothèque, parmi bien d'autres cuvrages des romanciers et des philosophes contemporains; lui seul avait la clef de cette bibliothèque et se croyait certain que personne n'y pouvait puiser sans sa permission.

Suzanne, en petite fille curieuse de tout ce qui lui est défendu, avait trouvé le moyen de dérober le trousseau de clefs de son père, et s'était empressée de demander l'aide de son frère. Celui-ci avait pris les empreintes, fait faire d'autres clefs; et, grâce à lui, Suzanne pouvait, à fantaisie, prendre tous les livres qui lui plaisaient dans la bibliothèque, à l'insu de ses parents. C'est ainsi qu'elle avait lu Montvèdre, qu'elle s'était délectée des sophismes habilement exprimés de l'écrivain, du charme enveloppant de son style.

Nul mieux que lui n'excusait les femmes dans toutes leurs actions, nul ne savait mieux flatter leur faiblesse prétendue; Suzanne l'aimait parce qu'il faisait naître en elle les sensations qui la faisaient vibrer. Elle ne s'était pas contentée des livres, plus ou moins immoraux, des rayons habituels; tout l'enfer — une collection dont M. Bernard de Jussieux se montrait fier — y avait passé.

47

La plupart de ces petits mauvais livres, Suzanne n'en avait rien pu comprendre, mais les illustrations érotiques de plusieurs l'avaient assez instruite: quelque chose devait rester en elle de cette débauche intellectuelle.

Mais ce qui, le plus, avait contribué à la démoralisation de la jeune fille, c'était la fréquentation de son frère Ernest, collégien vicieux et précoce qui s'était amusé de ses naïvetés, des questions auxquelles il se plaisait à répondre. Il aimait lui raconter des anecdotes scabreuses, appuyant sur les détails graveleux. Il lui redisait les conversations des grands au collège, et les frasques de ses camarades pendant les congés.

Ce n'était pas un méchant garçon qu'Ernest de Jussieux, mais il traitait sa sœur, qu'il aimait pardessus tout, comme son meilleur camarade, dans une intimité telle que, volontiers, Suzon se faisait complice de ses fredaines, l'aidant à tromper sa mère. Mme de Jussieux, trop ignorante et trop bonne pour se douter de tout cela, ne prenait point ombrage de cette camaraderie entre frère et sœur.

A mesure qu'Ernest et Suzanne avançaient en âge, le frère mettait sa sœur au courant de sa vie journalière, rapportant du dehors les cancans et les scandaleux potins du monde et du demi, les histoires des filles cotées. Il lui contait les pièces des petits théâtres à la mode, les déshabillés suggestifs. Elle riait de ses toquades pour les actrices, et s'amusait de savoir par lui les mille petites histoires dont on ne parle jamais dans la famille. Elle connut, par ces causeries, les maîtresses de son frère, sut les béguins de Mlle Colibri et le lâchage d'une autre.

Mieux que bien des figurants de la haute noce, elle connaissait le Gotha de la galanterie, les promotions au bataillon de Cythère, les scandales parisiens du monde où l'on s'amuse. Ernest était l'ami, toujours en train, qui la faisait vivre par la pensée dans un milieu où tout paraissait attrayant à ses yeux de fillette enclose dans la sévérité trop froide d'une vie bourgeoise, monotone et triste.

Ernest de Jussieux trouvait plaisir à conduire, en ses conversations avec elle, Suzanne dans les milieux noceurs, à lui donner une haute idée de ses conquêtes. Il l'agrichait par ses propos, et elle n'aimait rien tant que de pouvoir causer librement avec lui; c'était un perpétuel contraste avec la tenue guindée de la maison paternelle; elle était heureuse de ces échappées qui satisfaisaient ses curiosités, de ces excursions dans le domaine interdit des joies masculines. Elle adorait ce frère complaisant à ses caprices et si gai, qui la distrayait par ses folies de gamin avide de plaisir, et l'amusait. Elle trouvait un charme pervers à lui faire chanter les refrains ineptes de café-concert et se formait ainsi un répertoire de choix, énervée des mots raides et des gravelures. Et puis Ernest admirait sa sœur, la complimentait sans cesse, flattait son goût du luxe, applaudissant à ses coquetteries. Il lui persuadait qu'elle n'avait qu'à paraître pour faire tourner toutes les têtes, et Suzanne, chatouillée dans sa vanité féminine, lui savait gré de ses attentions, de ses gâteries.

Rien ne pouvait être plus dangereux pour la jeune sille que cette amitié trop libre; à travers leurs causeries, elle voyait seulement le côté brillant de la vie débraillée qu'on lui montrait, et tout prenait des couleurs attrayantes, dénuées des ombres navrantes de la réalité.

De plus, Suzanne avait choisi, parmi ses amies, une confidente, devant qui elle aimait montrer sa fausse science, qu'elle viciait à son tour, prenant un ton de supériorité goguenarde quand Jane de Silly, son amie d'enfance, lui prouvait, d'un mot ingénu, son ignorance. Elle se croyait très forte, expérimentée à l'égal d'une femme, très sière de son savoir libertin.

Un jour, à la campagne, Ernest rentrait à l'improviste, espérant rencontrer Suzannette et se promettant de lui raconter sa dernière frasque; comme elle n'était pas dans sa chambre ni au salon, il allait demander à la femme de chambre où était sa sœur.

Il fut stupéfait de la trouver avec Jane de Silly,

dans l'escalier de service, et de les voir toutes deux, les jupes épinglées hautentre les jambes, à cheval sur la rampe et dégringolant, en riant, comme des folles, du haut en bas de l'escalier. Et comme le jeune homme s'esclaffait et s'écriait:

- Qu'est-ce qu'elles font là, ces gosses?
- Bou! s'écria Suzette voilà Ernest qui vient me « taper », je parie! je n'ai pas le sou...

Et, comme Ernest insistait pour savoir quelle bizarre idée les poussait à de pareils amusements, Suzanne, un peu gênée tout de même, osa dire :

- Nous avons peur d'être enceintes.
- Hein? dit-il comment?
- Nous nous sommes tant amusées, avoua Mlle de Silly en rougissant.

Ernest comprit, éclata de rire.

— Vous êtes toquées! — prononça-t-il — et rendu hardi par ce secret qu'il avait surpris, bien qu'elle eût dit n'avoir plus d'argent, il osa « taper » sa sœur, comme disait Suzanne qui, volontiers, égrenait, entre ses mains, ses économies. Même il lui était arrivé de persuader son père de besoins imaginaires pour subvenir aux besoins du gommeux, timide dès qu'il s'agissait de s'adresser directement à M. de Jussieux. Il avait appris à sœurette l'art de « tirer des carottes » à son profit personnel.

De cette éducation résultaient les stupéfiantes réponses que Mile Suzanne lâchait, parfois, au cours de conversations, et qui lui valaient de sévères 1éprimandes. Elle avait de l'esprit naturellement, une tournure de phrase amusante, et choquante aussi, pour des oreilles accoutumées à la réserve. Ne se hasarda-t-elle pas, un jour, — comme une dame vénérable lui parlait, au jour de réception de sa mère, du dernier bal auquel elle avait assisté, — de dire, à propos de quelques jeunes gens, ses danseurs habituels : « Ah! oui, mes meilleurs clients! »

Une autre fois, au milieu d'un cercle d'amis de son frère, comme Ernest de Jussieux, expliquant sa répugnance pour le mariage, hasardait un mot sceptique sur l'innocence des jeunes filles, même du meilleur monde, Suzanne répliquait:

— Ah ça! nous crois-tu donc toutes décachetées? D'autres fois encore, les soirs de réception, elle et Mlle de Silly choisissaient les plus boute-en-train des jeunes gens et les entraînaient dans le boudoir, délaissé ce jour-là:

— Venez donc — leur soufflait Suzanne dans l'oreille — loin des « paternaux ». Vous nous direz des saletés.

Maurice Hubertot, un intime d'Ernest, gentil garçon, pervers non sans grâce, leur contait une aventure drôle, achevée sur un mot leste:

- Très Régence! s'exclama Mile de Silly en éclatant de rire.

— Oh! vous — fit, avec une moue de dédain, Suzanne de Jussieux, déçue — quand vous dites des

sottises, elles sont si joliment dites qu'elles cessent d'être sales.

Peut-être ces hardiesses — et d'autres pareilles — ne furent-elles pas étrangères au vide qui se produisait, à l'effacement soudain des prétendants devant son arrogance exquise, devant son sansgêne de jeune fille trop moderne, de propos hardi.

Elle attirait et effrayait, Mlle Printemps.

Son frère l'avait tellement gâtée, lui répétant qu'elle était de son temps, vantant son esprit et riant de ses réparties, qu'elle se croyait irrésistible, sûre, quand elle voudrait, de trouver le mari qu'elle souhaitait, amoureux et riche.

Oui, certes, Mme de Jussieux était bien loin de se douter d'un tel état d'esprit. Jamais elle n'eût soupçonné quelle dissolvante influence exerçait son fils ainé sur Suzanne; jamais l'idée ne lui fût venue du danger créé par cette intimité entre le frère et la sœur. Elle savait son fils léger, mais ne le jugeait pas capable de corrompre la jeune fille : jamais, d'ailleurs, ils n'avaient laissé surprendre la nature de leurs conversations habituelles.

Une autre perversité contribuait aussi à l'instruction sensuelle de Suzanne. Rosette, la mignonne femme de Joseph Augsbourg, — Jo, chef de division au ministère des finances, — Rosette, une cousine des Jussieux, était sa plus intime amic. Evaporée, dévergondée, Rosette, par les hommes,

La représentation de la pièce de Montvèdre, La Faute de l'homme, avait achevé l'œuvre commencée par les livres, par Ernest, par Rosette, par les bouts de propos et de chansons des valets d'écurie. Suzanne avait compris, ce soir, l'antagonisme éternel de la femme et de l'homme : le mari était l'ennemi de l'épouse; Montvèdre l'avait dit.

V

A QUOI RÊVE UNE VIERGE

La fièvre de la salle, les conversations dont elle avait surpris des fragments, l'agitation des femmes, aux passages les plus hardis du drame, avaient troublé Mlle Suzanne de Jussieux. Les phrases de tendresse qu'elle avait entendues éveillaient ses sens, faisaient, dans le sommeil, — s'entr'ouvrir ses lèvres pour un imaginaire baiser.

Elle avait vu l'homme dont, tant de fois, elle s'était plu à évoquer l'image telle qu'elle la créait, selonson propre idéal. Il n'était point pareil à Celui qu'elle rêvait. Mais, si ce n'était pas le Montvèdre, brun et fin, qu'elle s'était figuré, il n'en était pas moins très beau, et ses phrases — ses pensées — n'en étaient pas moins délicates et troublantes — comme des caresses partout. Elle se forgeait un Montvèdre hors de toute réalité, tel qu'elle souhaiterait l'homme qu'elle aimerait, — et dont la silhouette, cette nuit, hantait ses songes.

Cette nuit-là, — Suzanne rêva, certes, plus qu'elle ne dormit; les mots de la pièce chantaient dans sa tête, évoquaient pour elle des sacrifices grandioses d'amour, mêlées de sensualités inconscientes. Et, au milieu de tous les personnages entrevus défilant parmi le peuple de son imagination, Montvèdre passait, dominant tout, — effaçant les autres hommes.

Elle ne regrettait point l'idéal qu'autrefois elle s'en faisait; tel qu'elle l'avait aperçu, — un reitre blond, aux moustaches félines, il lui apparaissait comme un symbole de force physique et morale, et une voix chantait en elle le triomphe que ce serait pour une femme — plus grand encore pour une jeune fille — de le soumettre, de fixer ce vainqueur, cet homme célèbre, d'être enfin celle qu'il aimerait — et qui l'aimerait, d'ailleurs.

Mlle Suzanne de Jussieux, cette nuit-là, assoupie et songeuse, sentit naître en elle, s'esquisser un projet d'où naîtrait peut-être son bonheur de femme. — Si elle essayait de se faire aimer de l'auteur applaudi, elle, une jeune fille sans expérience vraie?

Peut-être...

Elle se croyait certaine de son pouvoir, commençant déjà, pourtant, d'espérer et de craindre. Oui, elle souhaitait, ardemment, charmer—et vaincre, désirait connaître cet homme en qui s'incarnaient pour elle, toute la beauté, toute la puissance masculine, toutes les tendresses et toutes les joies.

Mais, pour se faire aimer, il était nécessaire, ô monsieur de la Palisse, qu'il la pût connaître. Comment arriverait-elle à lui faire savoir son admi-

ration, à obtenir une réponse de lui? Elle se résolut à lui écrire, à l'aguicher comme d'une intrigue de bal masqué.

Elle se dit aussi que si, franchement, elle lui avouait son état de jeune fille, elle était, d'avance, condamnée à l'insuccès. Sans doute, il jetterait sa lettre sans y prendre garde, jugeant qu'elle était l'œuvre d'une écervelée. Il valait mieux se donner comme une femme sérieuse, avide des conseils du psychologue éminent qu'elle voulait consulter.

Mlle Suzanne de Jussieux s'éveilla tard, dans la matinée; le projet, vague encore dans les limbes du rêve, se dégagea dans son esprit. Résolument, elle se décida à demander à son frère des renseignements sur le romancier, bien certaine qu'Ernest, si au courant des choses parisiennes, ne resterait pas coi, lui apprendrait tous les potins sur l'écrivain aimé des Parisiennes.

Elle sauta à bas de son lit et se promena dans sa chambre, songeuse. Chaque matin, elle avait coutume d'ouvrir sa fenêtre, d'écouter les rumeurs montant de la cour, où grouillaient des valets affairés, palefreniers soignant les chevaux, cochers lavant et brossant les voitures.

Elle se plaisait à écouter les conversations de ces gens entre eux, se contant leurs bonnes fortunes vulgaires, débinant leurs maîtres, échangeant des impressions sur tout ce qu'ils avaient vu la veille, en termes crus; oui, elle se plaisait aux éclats de Puis, Suzanne revint vers la cheminée, devant la glace, défit sa chemise et, la laissant glisser, inconsciemment, se mit toute nue, elle se vit dans le miroir et fut heureuse de s'admirer elle-même, radieuse de jeunesse, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules.

Elle sit sa toilette, très vite, se vêtit d'un peignoir de laine serré à la ceinture par une cordelière, et, ses pieds gantés de sil gris, dans des babouches bleucs comme sa robe, elle alla trouver son frère, qui devait dormir à cette heure matinale VI

FLY

Ernest de Jussieux achevait de s'habiller quand sa sœur entra dans sa chambre:

-Tiens! bonjour Suzon, dit-il. Sais-tu, mignonne, que tu es ravissante, ce matin?

Suzanne hocha mélancoliquement la tête:

- A quoi ça sert?
- Oui, petite coquette, tu aimerais mieux que ce fût un autre homme qui te dît cela. Mais, sois tranquille, ça viendra.
 - Ah! oui ... ça viendra... jamais!
- Pourtant, tu as tout ce qu'il faut pour plaire, petite sœur. Pourquoi pas?
- Oh! avec les principes de la maison, mon pauvre Fly c'était le surnom qu'elle donnait, dans leur intimité, à son frère je suis bien condamnée. On voudra me marier, comme on fait pour les autres jeunes filles, quand je commencerai à mûrir. On m'imposera un monsieur que je ne connaîtrai ni d'Eve ni d'Adam, le premier chien coiffé venu, et il me faudra accepter mon sort, sous peine de rester vieille fille. Ah! tu es bien plus heureux que moi, tu es un homme!